

## Le psychanalyste : maître ou serviteur de la parole ?

Paule Plouvier, Psychanalyste et Professeur émérite de Poésie contemporaine, le 2 mars 2017

De la psychanalyse, en liaison avec le sujet de cette journée, je ne retiendrai que la question de savoir si le psychanalyste se pose en maître ou en serviteur de la parole : si la psychanalyse comme la définissait son inventeur, Sigmund Freud est une « talking cure », plus que toute autre pratique elle se fonde sur la puissance du langage et les forces qui peuvent en faire un vecteur de puissance malfaisante ou de vérité constructive. D'ailleurs, cette ambiguïté de la langue sur quoi se fonde la pratique analytique, les poètes l'ont connue de toujours comme le montre ce court texte aphoristique de René Char: « [Les Dieux sont de retour compagnons, Ils viennent à l'instant de pénétrer dans cette vie, mais la parole qui révoque sous la parole qui déploie est réapparue elle aussi pour ensemble nous faire souffrir](#) ».

### Les deux faces de la parole, Eros et Thanatos.

Force fondatrice de l'humain la parole peut donc avoir, en quelque sorte simultanément, deux faces, La parole qui révoque, qui disqualifie, –Vous êtes révoqué –, qui renvoie à néant, parole de mort, mais possiblement toujours doublée, parole de vie, par celle qui libère le désir et convoque la personne, le sujet, dira plus volontiers le psychanalyste. Au combat entre ces deux grandes forces, Eros et Thanatos, qui nous habitent, la psychanalyse ne prétend pas mettre un point final mais plus modestement permettre une mise en quête de soi et de la vérité qui nous est propre, cette vérité personnelle dont un poète encore, Breton, déclare dans *Nadja* : « [c'est dans la mesure exacte où je prendrai conscience de \(ma\) différenciation que je me révélerai ce qu'entre tous les autres je suis venu faire en ce monde](#) ». Cette vérité, faut-il le préciser, n'a rien à voir avec une vérité révélée à découvrir telle un graal, ou à recevoir tel un dogme, la psychanalyse n'est ni une mystique, ni une morale. Elle est recherche d'une vérité intime à construire pas à pas, face aux « à peu près », voire aux mensonges de la langue commune. Il y a vous le savez une puissance collective des slogans, des propagandes, des mots d'ordre capables de nous enrôler au point de nous perdre. Dès les années 1921, Freud avait vu, au moment de la montée des fascismes, combien un individu peut s'aliéner dans un amour de la servitude et en avait proposé à plusieurs reprises une analyse dans *Analyse collective et analyse du moi*, puis plus tard dans *Totem et tabou*. Et de son côté, Hanna Arendt montrera comment Eichman se considérait comme un homme moral qui n'avait fait que se conformer à son devoir d'obéissance à la parole du maître. Confondus avec les mirages de cette puissance collective dont la brutalité excessive peut avoir pour vertu paradoxale l'effet de nous alarmer et de nous tenir éveillés, peuvent venir jouer d'une manière plus insidieuse les nécessaires renoncements pulsionnels qu'exige la vie sociale. En effet, transmis à chacun de nous à travers les convictions et préjugés de nos parents et de nos prédécesseurs, ces renoncements nécessaires sont souvent en danger d'être mal interprétés. La peur de l'enfant de perdre l'amour, la violence primitive de ses attachements et de ses exigences troublent les messages. Ce n'est pas sans difficulté qu'on éduque ce qui a été en nous le désir enfantin de toute puissance, le fameux enfant-roi. La parole des adultes peut alors facilement être entendue comme une parole irrecevable qui menace et face à laquelle il ne reste qu'à se soumettre ou se démettre. Heureusement le plus souvent un certain équilibre entre les illusions narcissiques et la reconnaissance de la réalité s'instaure, mais il arrive

que les difficultés des familles soient trop grandes pour pouvoir être parlées à l'intérieur de leur cercle et un secret malsain s'installe. Ou encore que les inévitables traumatismes de l'enfance, séparation, naissance d'un frère, décès d'un proche, affectent trop lourdement le psychisme et rendent l'équilibre impossible.

### **Pourquoi voir un psychanalyste ?**

Donc, pourquoi va-t-on voir un psychanalyste ? Rarement pour un symptôme précis, tel par exemple la phobie de l'espace, la peur paralysante de traverser seul une rue ou une place, ou encore à cause des fameux « tocs » de la névrose obsessionnelle. C'est plus souvent pour un mal-être confus, une difficulté relationnelle, une douloureuse impression de ne pas être à la hauteur, bref pour un « ça ne va pas », et dans tous les cas il y a un « cela » impossible à nommer. Quelque chose, « cela » reste en souffrance, dans une rupture de soi à soi inintelligible et partant, insupportable. On peut mourir de ne pas parler, perdu dans des labyrinthes d'images.

### **Le rôle du psychanalyste : « se faire page blanche », résonance musicale.**

Rendre consciente la part inconsciente, trouver « *les mots pour le dire* » (Claudia Cardinale) en cela consiste la pratique analytique. Dans le dialogue qui s'instaure, le psychanalyste a pour mission d'aider son analysant à progresser vers sa propre vérité mais, il ne peut en aucune manière s'instaurer en maître de la parole. Le psychanalyste ne doit rien juger à partir de ses goûts, ni même, ce qui est déjà plus difficile, de ses convictions éthiques, mais se faire en quelque sorte la page blanche sur laquelle va venir s'inscrire le discours tenu par l'analysant. *Se faire page blanche*, c'est là une injonction paradoxale que le poème *Lettera amorosa* de René Char, peut venir éclairer. « *Ecoute, mais n'entends pas* » s'écrie le poète. En effet, sauf à être sourd, chacun au sens organique du terme, entend machinalement, un son, un bruit, un discours, en y prêtant plus ou moins d'attention, (« ça rentre par une oreille, ça sort par l'autre », rien n'est retenu). Par contre l'écoute du psychanalyste exige une tension spécifique, faite de mise à disponibilité de soi de façon à créer un espace de silence. Ce silence qui est d'abord suspension du langage dans son emploi commun, se fait accueil de l'autre dans une disponibilité et une bienveillance discrète qui ouvrent un espace paradoxal. Espace qui n'ouvre pas sur le vide, au contraire : il s'agit là d'une expérience concrète, corporelle, étrangement apaisante, entre celui qui écoute et celui qui parle et ne craint plus de parler, car il est écouté, c'est-à-dire reçu dans sa particularité la plus intime. En outre cet espace agit comme un espace de résonance musicale où le patient peut soudain s'entendre en quelque sorte de l'extérieur. Telle parole proférée par lui, lui échappe et il est le premier à s'en étonner : « tiens ! j'ai dit ça moi ? Je ne me suis pas rendu compte ». Etonnement constructif où il retrouve soudainement une représentation inscrite en lui mais oubliée, « en souffrance » comme on dit d'une lettre non ouverte et qu'il va pouvoir enfin déchiffrer, ce peut être aussi un événement familial, occulté par tous, porteur d'angoisse et de culpabilité qui se dévoile à lui et dont il découvre enfin le sens.

### **Des souvenirs au paysage de la quête**

Donc, dans un premier temps, le psychanalyste recueille une histoire dans un état d'attention dite « flottante », c'est-à-dire dans une attention qui ne préjuge de rien. Les souvenirs plus ou moins fantasmés de son analysant, les associations, les rêves, cette voie « royale », ont tous pour lui le même statut d'indice pointant vers une vérité à venir dont il ne peut prétendre tirer des conclusions,

pour asséner des conseils : « vous devriez...vous ne devriez pas... ». Mais alors à quoi sert le psychanalyste? Ecouter, ce n'est pas non plus ne rien dire, comme l'ont malheureusement parfois pratiqué des disciples de Lacan. Certes, le psychanalyste fait appel à sa connaissance théorique de l'appareil psychique, il se repère par rapport à ces instances proposées par Freud que sont le ça, le moi et le surmoi, il tient compte de la plus ou moins grande maturation psychique connue sous le terme de complexe d'Œdipe, mais c'est surtout l'expérience qu'il a lui-même vécue à travers sa propre analyse qui peut lui permettre d'apercevoir quelques grands traits du paysage qui se dégage du discours de son analysant. Si chacun invente sa solution de vie, l'esprit de la quête n'en est pas moins le même. C'est pourquoi on peut dire que l'analyste accompagne l'analysant sur le chemin de sa recherche mais qu'il n'en a nullement le savoir au sens d'une connaissance pré-établie. La fameuse « intervention » de l'analyste n'est pas un décryptage dont le psychanalyste aurait la clé et que, « maître du discours » comme on le dit parfois, il daignerait donner. L'intervention repose sur la capacité de partager la quête dans laquelle s'est investi l'analysant, de s'en étonner et d'induire une mise à distance grâce à laquelle l'analysant peut prendre conscience des obscurités de son récit pour y découvrir, au fur et à mesure, la part de lui-même qui s'y cache.

C'est ainsi qu'un récit des origines se constitue, où l'analysant peut enfin se situer, un récit qui lui est sien de bout en bout et dont l'analyste ne peut se prévaloir. Freud a comparé le travail de l'analyste à celui de l'archéologue qui, tel Schliemann devant Troie, met au jour des strates enfouies dont le sens avait cessé d'être compris. « Dans le psychisme écrit-il, rien de ce qui s'est une fois constitué ne peut sombrer, tout demeure conservé en quelque manière et peut dans des circonstances appropriées être appelé à resurgir », y compris les traces de mémoire généalogique en nous.

### **Parole créatrice et puissance d'engendrement : renaître dans la capacité de créer.**

Cependant si la comparaison archéologique permet de saisir le travail de réminiscence qui se produit, elle ne rend pas compte du phénomène qui double ce travail et que je crois être le cœur de l'analyse. Se remémorer les événements de son histoire ce n'est pas seulement reconstruire un paysage et y mettre les autres en question, c'est du même coup être amené à s'interroger soi-même : que de fois l'analysant interrompt son récit et soudain se questionne : « Mais que représentait donc X pour moi ? Est-ce de lui que j'avais peur ou de ma propre faiblesse ? je prétendais vouloir l'aider, en fait je ne désirais qu'une chose, son échec, etc...». En effet on n'est pas un témoin extérieur des événements, en les relatant on y découvre sa propre implication, on change son regard sur eux et dans ce changement de regard on change son propre être au monde. Je me souviens d'un patient qui ne pouvait conserver aucun travail tant sa relation à l'autre était de rivalité agressive accompagné d'une souffrance de rejet... jusqu'au jour où il lui devint évident qu'il n'avait cessé de projeter sur l'autre l'image despotique d'un père brillant et dur que sa mère citait en exemple et dont il n'était pas arrivé à se délivrer, conservant en lui une violence pulsionnelle inconsciente. Pour expliciter le travail analytique qui doit s'opérer, Freud le ramasse en cette belle formule: « Là où ça était, le Je doit advenir ».

La comparaison archéologique éclaire donc bien le travail de remémoration, mais pour rendre compte de l'état de libération qui l'accompagne il faut la compléter par une comparaison avec le poétique. Evidemment une analyse ne fait pas de vous un poète mais fait entrer dans l'espace de la « poïésis » au sens fondamental des pré-socratiques. Au départ La poïésis ne désigne pas seulement la capacité de composer un poème, ou de peindre un tableau, mais plus généralement le phénomène

de nomination, d'engendrement qui se trouve à la base de toute création, que ce soit celle du poète ou celle de l'artisan. En ce sens, l'accomplissement de soi par soi dans l'acte de parole relève du poétique et rend compte de la libération qui s'opère. Les poètes, « qui savent ce que nous découvrons si difficilement » selon Freud, mieux que les psychanalystes sont capables de rendre sensibles les forces libératrices du langage et les analystes actuels évoquent souvent, comme preuve d'une heureuse fin de l'analyse, l'énergie créatrice recouvrée qui irrigue désormais la vie de leur analysant. Avoir conquis « les mots pour le dire » c'est avoir conjuré la névrose qui tient la personne emmurée dans la solitude de sa peur et qui fait de son discours intérieur la répétition figée d'une seule et même situation, d'un seul et même discours. Avec cette mutation du regard sur soi et sur les autres advient en même temps une libération de l'imaginaire créatif qui, selon la formule de Marcel Gaucher, ré-enchanter le monde. Un poète encore une fois, Yves Bonnefoy, explicite cette mutation poétique : « **Que je dise « le feu » écrit-t-il, ce que ce mot évoque pour moi ce n'est pas seulement le feu que propose son concept, c'est la présence du feu dans l'horizon de ma vie (...) comme un dieu actif, doué de pouvoirs** ». A ce qu'il appelle la « mauvaise présence » au monde, « le langage noir » où l'on se heurte à « **la porte scellée / à la phrase vide / dans le fer/n'éveillant que ce mot : le fer** », se substitue l'expérience d'un réel foisonnant de possibles, un réel où le « je » se fait à son tour présent à la présence. « **Oui Toutes choses simples / sont rétablies ici et là sur leurs piliers de feu** ». Nommer, dire les mots dans lesquels se libère la vérité de notre être désirant, est en analogie avec cette expérience poétique. Les forces que contient le langage et qui peuvent être force de mort, se retournent alors en force de vie, en « **parle-être** » pour reprendre une expression de Lacan, où la rencontre est possible et l'avenir s'ouvre à nouveau.

La libération obtenue et le lien au monde et à l'autre qui s'y est formé, ne fait pas de chacun un artiste mais elle rend à chacun l'élan grâce auquel il peut « **transformer une douleur hystérique en malheur banal** » (Freud, *Etudes sur l'hystérie*, 1895), entendre son désir et accepter sa vie. Il ne s'agit pas d'une mutation de la personnalité mais d'une mise à disposition de ses propres potentialités. En ce sens « **ne pas laisser s'embroussailler les chemins du désir** » comme le dit Breton, que ce soit pour un devenir d'homme d'action, de poète ou de voyageur, possède aux yeux du psychanalyste le même indice de vérité et de beauté. La liberté de devenir ce qu'on est ne préjuge pas des opinions sociales. On peut, comme Nicolas Vannier, découvrir préférer le danger et la solitude des espaces glacés à la vie confortable et assurée que la famille et son amour souhaitaient. Ou encore déclarer avec Limonov, le héros réel d'Emmanuel Carrère, choisir de mener une vie qui est peut-être « **une vie de vache enragée** » mais qui est la seule vie désirée .

Le psychanalyste qui a mené l'analysant jusqu'à l'orée de son désir n'a plus rien à juger, même si, pour ce qui est de sa vérité à lui, la mesure d'un Montaigne lui paraît préférable. Serviteur de la parole il a, du mieux qu'il a pu, accompagné la quête de l'analysant, et c'est cette quête du sens de la vie que le poète René Char, encore une fois lui, ramasse dans cet aphorisme : « **La parole en archipel vous offre, après la douleur et le désastre, des fraises qu'elle rapporte des landes de la mort et ses doigts chauds de les avoir cherchées** ».